Les Manifestations de la Toussaint

Nos pauvres et chers morts, tant aimés, tant regrettés, tant pleurés, ont reçu hier la visite de tous ceux qui leur furent chers et en qui leur souvenir demeure.

La Toussaint est surtout d'ailleurs, la fête de tous ceux qui, s'en étant allés vers le pays d'où l'on ne revient jamais, laissent quand même parmi nous la survivance de leur passage.

En ce jour, particulièrement, les cœurs se souviennent, et l'on parle des disparus, de leur chère tendresse, des jours heureux où ils étaient là, vivants et joyeux, où leur vie se mêlait à celle des êtres qui les entouraient.

La pensée de nos morts, certes, toujours, demeure Mais la Toussaint la fait encore plus proche de nous !.. Des tombes fleuries, de douces et lointaines voix tendrement murmurantes, semblent en ce jour s'élever, plus perceptibles, se mêlant un peu à notre vie. Elles nous conseillent l'amour, la bonté. le travail car ce sont là les grandes leçons de la mort souveraine. Hors de ceci, tout est vain. Nous ne vivons honorablement et durablement dans souvenir de ceux qui nous entourent que par la pratique de ces qualités. Ce furent elles d'ailleurs qui, de tous temps, ennoblirent l'humanité, l'élevèrent au-dessus de l'animalité.

Souvenons-nous donc avec une sorte de consolation de ceux qui furent bons, de ceux qui se sacrifièrent pour nous. C'est encore une façon de les garder en quelque sorte toujours vivants à nos côtés.

A LILLE

A Lille, le beau temps aidant — quelle douce et chaude journée d'automne ce fut donc là — nombreux furent les visiteurs dans les vastes nécropoles de la Cité. Dès les premières heures de la matinée, la foule afflua. L'après-midi, on s'écrasa littéralement aux abords des cimetières. Toutes les tombes ou presque, étaient abondamment fleuries. Signalons enfin, la tenue parfaite de nos cimetières. Tant au cimetière de l'Est qu'à celui du Sud, MM. Tisserand et Soudoyez, les actifs directeurs, ont droit avec leur personnel, à être félicités.

Les cérémonies officielles

La traditionnelle visite des autorités aux monuments du souvenir, se déroula selon le cérémonial habituel.

Dès 10 heures du matin, les autorités et les Sociétés se groupaient place de la République, soit devant la statue du général Faidherbe, soit sur les terre-pleins, côté de la Préfecture, pour les groupes se rendant au cimetière de l'Est, côté du Palais des Beaux-Arts pour ceux allant au cimetière du Sud.

A 10 h. 30, une bombe donnait le signal du départ, la musique du 43e R. I. jouait la « Marseillaise » et les cortèges se mettaient en route, tout fleuris de gerbes de fleurs et de couronnes, tout crapés de l'éclat des drapeaux et bannières des diverses sociétés participantes.

Au Cimetière de l'Est

Parmi les personnalités marchant en tête du cortège qui se rendit au cimetière de l'Est, remarque M. Chavin, chef de cabinet du Préfet du Nord, l'Intendant-Général Joannès, le colonel Combes du Train, le commandant de gendarmerie Sailly, le capitaine Chenevard, Saint-Venant, Creton, adjoints au maire ; MM. Guilbaut, conseiller général ; Da Costa, directeur de l'Enseignement Primaire dans le Nord, et représentant M. Châtelet, recteur de l'Université ; L. Dompsin, Meyer, Bour, Courouble, conseillers municipaux ; Mulliez, Ducouvent, Desrousseaux, etc.

Les sociétés qui se rendirent à l'Est furent les suivantes : Anciens du 43e R. I., du 127e, du Train, Sauveteurs du Nord, Amis de Lille, Association Fraternelle de la Police, Société de Secours Mutuels de la Police, Chorale Desrousseaux, les « Sans-Soucis » , Association des Réformés, Mutilés, Veuves de guerre.

En tête du cortège, marchait la Musique municipale des Sapeurs-Pompiers, dirigée par M. P. Laigre.

A 11 heures, aux accords d'une marche funèbre, on arrivait à l'entrée du cimetière de l'Est, avenue de Muy.

Autour du « Monument aux Enfants de Lille morts pour la patrie », les drapeaux formèrent une garde d'honneur, les autorités se rangèrent.

Des couronnes furent déposées, couronnes de la ville de Lille, de la Préfecture, du Corps d'Armée, de diverses sociétés.

Un seul discours fut prononcé. Au nom de la municipalité de Lille. SAINT-VENANT salua la mémoire des disparus :

« Le 1er novembre de chaque année, jour consacré à nos morts, est pour nous, Administration municipale, une occasion d'évoquer le souvenir de ceux qui ne sont plus, de tous ceux qui ont souffert, de ceux particulièrement qui tombèrent dans les fossés de la Citadelle sous les balles allemandes, de Jacquet, Maertens, Verhulst, Deceunick, Léon Trulin, de tous ceux enfin, que le cataclysme de 1914-18 a arrachés à l'amitié des leurs.

L'adjoint au maire de Lille dit ensuite combien la guerre, que ce soit en Europe ou au Maroc ou en Syrie, est une cause de catastrophes familiales et combien il est désirable de la voir disparaître. Il parle du sacrifice consenti par nos soldats et conclut : « Reposez en paix, chers disparus ; à vos familles, à vos amis, l'Administration municipale adresse toutes ses condoléances. »

Ce discours terminé, on se rendit sur les tombes des Fusillés Lillois : Trullin, Jacquet, Maertens, Deceunick, Verhulst, à celle du général Faidherbe. En une simple phrase émue, Saint-Venant salua les défunts au nom de la ville de Lille. A 11 heures 40, la cérémonie prenait fin.

Au Cimetière du Sud

Au cimetière du Sud, se rendirent les autorités suivantes : MM. E. Leroy, secrétaire général de la Préfecture le Médecin Inspecteur Pichon, représentant M. le général commandant le 1er Corps d'Armée entouré de nombreux officiers supérieurs et subalternes ; Masson et Favières, représentant Salengro empêché, entourés de nombreux conseillers municipaux parmi lesquels nous avons pu remarquer Rageboom ; M. le Vétérinaire départemental Montsarrat ; Crombiez, commandant la Cie des Sapeurs-Pompiers ; Caudée, secrétaire de la Bourse du Travail, de nombreux fonctionnaires de la Préfecture et de la Mairie.

Parmi les Sociétés prenant part au défilé, nous signalerons : La 34e section de Médaillés militaires ; les anciens Coloniaux ; l'Union Nationale des Mutilés et Réformés ; les anciens Combattants de la guerre de 1870 ; l'Amicale Lavoisier ; les anciens Gradés ; la Fédération des anciens Militaires mutualistes et Combattants de la grande guerre ; la Solidarité belge ; les anciens du Génie ; les Archers de Saint-Sébastien ; les Défenseurs de Lille ; l'Association générale des Mutilés ; l'Union Nationale des Combattants ; les Pupilles de la Nation ; le Souvenir Français ; Escadron de Saint-Georges, sous les ordres du lieutenant Hivomait.

M. Soudoyez, directeur du cimetière, vient recevoir les notabilités à la porte et conduit le cortège au monument élevé par la ville aux Enfants de Lille morts pour la patrie. les Sociétés se groupent autour du monument, les drapeaux s'inclinent, les couronnes et les gerbes sont déposées autour de la Stèle, deux huissiers de la mairie déposent les couronnes offertes par la municipalité, ceux de la Préfecture déposent à leur tour la magnifique palme offerte par M. Hudelo, des soldats du 43e déposent la belle couronne de M. le général commandant le 1er corps d'armée.

MASSON, adjoint, dit alors aux morts de la guerre, l'expresion de la reconnaissance de tous les Lillois pour le sacrifice consenti par eux : « Ils n'auront pas en vain donné leur vie ; ce monument sera toujours l'objet de la sollicitude de la municipalité, nous pensons à ceux qui tombent encore et nous pensons à eux comme les poilus de 1914 ont fait le sacrifice de leur vie pour qu'il n'y ait plus de guerre, pour que la Paix enfin soit donnée au monde afin que tous les peuples s'entendent et que les hommes soient meilleurs ». Puis Masson demande aux assistants une minute de recueillement... Les Sociétés défilent devant le monument, les drapeaux s'inclinent très bas tandis que les officiers saluent ainsi que les soldats et que les civils se découvrent ! A travers les allées ratissées, bordées de tombes pieusement entretenues, le cortège s'achemine vers le monument du Souvenir Français.

M. Pajot prend ensuite la parole et adresse tout d'abord un souvenir ému au docteur Choquet, ancien président du Souvenir Français, mort récemment, puis rend hommage à la mémoire de Delory qui fit voter la concession gratuite du monument.

Il rappelle les souvenirs douloureux de la guerre, pendant laquelle furent enlevés des *femmes et des enfants* ; il s'incline très bas devant les 6.000 Lillois tombés au champ d'honneur, et devant la mémoire du lieutenant de pompiers Lebrun qui, bien qu'âgé, fit le coup de feu avec les chasseurs à pied lors de la première attaque de Fives. Dans un même sentiment de gratitude, il unit les morts de 1870, des campagnes coloniales et de la grande guerre, 1914-1918, puis il adresse un souvenir ému à Jacquet et Maertens ainsi qu'à tous les Fusillés civils. Il souhaite ardemment une paix prochaine et le retour de ceux qui combattent encore de l'autre côté des mers !

Puis il engage les jeunes soldats à remplacer dignement leurs aînés ! Après avoir souhaité l'union entre tous les Français il remet la médaille d'argent du Souvenir Français à M. Soudoyez, directeur du cimetière du Sud, qui donna pendant la guerre de maints exemples de son dévouement. Comme les Sociétés commencent à se mettre en branle, le soleil se met à percer les nuages et soudain c'est comme une auréole au dessus du monument, c'est un faisceau de rayons lumineux que, à travers les branches, semblent caresser toutes les tombes. Le cortège se met en route et visite les cimetières des soldats français et anglais, puis celui des victimes civiles , joli jardin entretenu avec goût ; des enfants de 9, 10, 16 ans, des jeunes femmes y reposent. une infinie mélancolie étreint la foule devant tant d'injustices du sort !

Avant de sortir, les notabilités et le public s'arrêtent devant le monument de Delory et c'est infiniment poignant, les yeux disent toute leur tristesse et les regrets de ceux qui l'ont connu et aimé.

Les visites aux Cimetières

De nombreux groupements et sociétés, allèrent en groupe visiter les tombes d'amis qui leur furent chers.

Après la cérémonie officielle du cimetière de l'Est. l'Administration municipale se rendit sur la tombe de Ghesquière, ancien député, sur celle de Mme Creton.

Les « Sans-Soucis » rendirent visite au chansonnier Desrousseaux, au chef de musique Bélières et à la plaque des chansonniers du Caveau Lillois. Les « Sauveteurs du Nord » à leur anciens président M. Lebon, les « Anciens du 127e R. I. » à leur ancien président, Paul Hallez.

La tombe de notre cher et regretté collègue *J. Gibout, disparu si tragiquement, disparaissait* le soir venu, sous les fleurs apportées par des mains pieuses.

Au monument Willot, les anciens collaborateurs de « l'Oiseau de France » déposèrent de nombreuses palmes et couronnes. La tombe du docteur Wertheimer, reçut également la visite d'un groupe de professeurs de la Faculté. Des fleurs furent déposées.

Au cimetière du Sud sur les tombes de nos soldats, sur celles des victimes civiles de la guerre, les délégations de sociétés et les familles affluèrent fleurissant abondamment les tertres sous lesquels reposent tant de vaillance ou tant de douloureuse et respectable malchance.

Signalons encore que l'Union des Combattants de la banlieue d'Esquermes vint déposer une palme au monument aux morts du cimetière militaire.

A ROUBAIX

Le Conseil Municipal et bon nombre de *sociétés de la ville se sont rendues en* cortège au Monument aux Morts, puis au cimetière, pour rendre un émouvant hommage aux morts de la Grande Guerre, aux morts de 1870-71 et aux victimes du travail.

A TOURCOING

En plus d'une nombreuse affluence de *visiteurs au cimetière central*, une manifestation du souvenir aux Morts de la Guerre s'est déroulée au cimetière du Blanc-Seau.

Un important cortège formé de conseillers municipaux, de délégations d'anciens combattants, de groupements et d'associations et de musiques, s'est rendu au cimetière de ce quartier populeux.

Des gerbes et des couronnes furent déposées au pied du Monument des Victimes de la Guerre.

M. Henri Laquet, président de la Section des Combattants du Blanc-Seau, dans un émouvant discours rendit hommage aux disparus.

A HAZEBROUCK

Fidèle à ses traditions que la longue guerre n'a même jamais interrompues, la population d'Hazebrouck a rendu dimanche à ses morts, aux parents, aux soldats, aux victimes civiles, l'hommage solennel de son affection et de sa reconnaissance.

LA CÉRÉMONIE OFFICIELLE

La cérémonie officielle se fit à trois heures après-midi. Aux membres de la *municipalité* s'étaient joints M. Queron, sous-préfet . M. Benoit, *président*, et les membres du Tribunal ; les Fonctionnaires . M. le major Brown ; de la Commission Britannique des Tombes ; M. le lieutenant Boyer, et une délégation de la gendarmerie. M. le Commissaire de police Terry et une délégation de la police ; M. le Capitaine Heussen et une délégation des Douanes.

Le cortège comprenait les groupes et sociétés ci-après : Sapeurs-Pompiers ; Union Musicale ; *Collège des Flandres* ; *Ecoles Publiques* ; Orphelinat Warein ; Ecole Ménagère . Ecoles Libres ; Trompettes, Mutilés, Gymnastique « l'Hazebrouckoise », Anciens Marins et Coloniaux ; Carabiniers ; Vétérans Anciens Artilleurs ; Cors de chasse ; Anciens Militaires ; Mutuelle de la ville ; Anciens P. G. ; Gymnastique « *Saint-Eloi* ».

Arrivées au cimetière, les autorités et les groupes prennent place sur le terre-plein qui sépare les cimetières militaires, britannique et français.

Des discours on été prononcés par MM. l'abbé Lemire, Queron sous-préfet le major Brown, de la Commission britannique des tombes militaires pour exalter le sacrifice des morts de la *grande guerre*.

Les discours terminés, l'Union Musicale exécute les hymnes nationaux britannique et français, puis la Marche Funèbre de Chopin. Les Sociétés défilent ensuite dans la nécropole tandis que les Sociétés regagnent la Grand'Place pour accomplir le cérémonial d'usage, le salut aux drapeaux.

A DOUAI

Selon la pieuse coutume établie, la ville de Douai, a rendu hier, hommage à ses morts.

Dans la brume violette d'un doux matin d'automne, un cortège innombrable a défilé en colonnes épaisses de l'Hôtel de Ville jusqu'au cimetière.

Il comprenait, cet immense défilé, comme on en vit jamais à Douai : des détachements de nos deux régiments d'artillerie et des sapeurs-pompiers; des délégations des Mutilés du Douaisis ; des anciens Combattants ; des A. P. G. ; des Sociétés locales ; des Corps constitués ; de l'Enseignement, des Enfants des Ecoles, des Elèves des écoles des Maîtres-Mineurs et d'Industries agricoles.

Et parmi les personnalités, on remarquait : Léon Escoffier, député-maire entouré de ses quatre adjoints, Canivez, Mathieu, Delplanque et Proust ; les Conseillers municipaux Charles Goniaux, député, conseiller général ; MM. Hayez sénateur ; Raeiter, premier président à la Cour d'Appel; le général Pujos, commandant d'armes; les colonels commandants les 15e et 190e R. A. ; le capitaine de gendarmerie Olivier; MM. Scrève président des Mutilés du Douaisis ; Briatte, président des A. P. G. ; Parenty, président de l'Union des Poilus ; Delzenne, président de l'Association Aéronautique de Douai ; Henin, consul de Belgique ; Prierache, président des Prud'hommes ; les Directeurs et Directrices d'écoles ; M. de Baillencourt, président des « *Amis de Douai* », etc., etc.

Rien de plus poignant que le spectacle de ces masses noires, marchant dans un silence complet. Rien de plus émouvant que cette longue succession d'où émergeaient à intervalles irréguliers les drapeaux des sociétés cravatés de crêpe.

Très simplement, avant que le cortège se mit en marche, M. Maurice Scrève, des Mutilés du Douaisis, avait remercié tous les assistants de leur participation à la cérémonie.

Au cimetière, où des gerbes et des couronnes furent déposées sur les tombes et au pied du monument aux morts de 1870, point d'autre manifestation qu'un unanime recueillement, qu'une communion entière des âmes dans la pensée de ceux qui ne sont plus et que l'on chérit toujours.

Douai, ainsi, a bien célébré le culte des morts.

A DUNKERQUE

A l'occasion des fêtes de la Toussaint, les enfants des Ecoles de garçons et de filles, des Ecoles pratiques de commerce et d'industrie, se sont rendues à 10 heures au cimetière de Dunkerque, où nos scolaires ont *fleuri les tombes* des soldats morts pour la France au cours de la guerre 1914-1918.

Charles Valentin, maire, qui s'était rendu à Gavelines sur la tombe de sa mère, s'était fait *remplacer* au cimetière par MM. Ayello, Ruyssen et Boulerot, adjoints ; M. Théry, 1er adjoint, étant souffrant. Les adjoints ont salué les tombes au nom de la municipalité.

On remarquait dans la nécropole la présence de M. Seguin, sous-préfet.

A VALENCIENNES

La matinée d'hier a été favorisée par le beau temps et les Valenciennois ont rendu un solennel hommage aux morts de la grande guerre. Toutes les Sociétés de la ville avaient répondu à l'appel de la Municipalité et à 11 heures un cortège imposant comprenant plusieurs milliers de personnes se renditpar la rue du Quesnoy au monument aux morts, au jardin de la Rhonelle.

En tête venaient les trompettes Valenciennois, puis les sociétés militaires, les enfants des écoles municipales, des lycées ; de l'école professionnelle ; M. Lachaze, sous-préfet ; Lacombiez ; Kohler ; Duquesnest; P. Costa, adjoints; Gustave Théry, maire, retenu à Paris, s'était fait excuser ; le Conseil municipal ; une imposante délégation des officiers de la garnison et des officiers de complément ; les officiers de sapeurs-pompiers ; M. Piérard, consul de Belgique ; MM. Savagner, président du Tribunal civil ; les juges du tribunal ; Lory, directeur des Douanes ; *Lebon*, sous-directeur des C.I. ; le receveur des finances ; les membres de l'enseignement ; Pierron, capitaine-commandant les brigades de gendarmerie de l'arrondissement ; les représentants de toutes les administrations de l'Etat, des services municipaux, les docteur de Lauwereyns, médecin-légiste, et Cuisset, directeur du bureau d'hygiène le Comité avec bannière de la musique municipale ; les Sociétés musicales, les associations, sociétés et groupements. Tous les drapeaux sont cravatés de crêpe et les commissaires portent sur les bras de jolies gerbes ou bouquets.

A 11 h. 15, ce cortège arrive, grâce à un important service d'ordre, dirigé par M. Redaud, commissaire central, sans accord au jardin de la Rhonelle.

Les drapeaux viennent prendre place au pied du monument encadré de nombreuses plantes vertes et de jolis chrysanthèmes.

La musique municipale exécute la marche funèbre de Chopin et l'Hymne à la Paix , la foule se recueillit pendant une minute ; M. Lachaze, sous-préfet et A. Lacombiez, déposent une gerbe de fleurs, sur le monument. La musique joue la « Marseillaise » ; la cérémonie est terminée et les assistants déposent sur le monument gerbes et bouquets.

AU CIMETIÈRE SAINT-ROCH

A 11 h. 30, M. Lachaze, sous-préfet et la municipalité se rendirent au cimetière Saint-Roch, où des gerbes furent déposées au monument de 1870 et sur les tombes des soldats alliés.

Le soir, les cimetières Saint-Roch et Saint-Jean connurent l'affluence des visiteurs et tous les assistants constatèrent que la propreté régnait et que les tombes étaient très bien entretenues.

A CAMBRAI

Le culte des morts a été, comme de coutume, dans notre ville, honoré d'une façon toute particulière.

Les deux cimetières, celui de la Porte Notre-Dame et celui de la Porte de Paris reçurent des milliers de visiteurs.

Sur les tombes — les modestes et les riches — dès la veille, déjà, des mains pieuses avaient déposé les fleurs, symbole vivace des cœurs qui n'oublient pas les êtres chers à jamais disparus.

A AVESNES

Pendant toute la journée ce ne fut qu'un défilé ininterrompu de personnes venant fleurir les tombes de bouquets de chrysanthèmes.

Les nombreux visiteurs ont visité le cimetière anglais et français où reposent environ les corps de deux cents braves non réclamés par les familles.

Chaque tombe était garnie d'un bouquet de fleurs. Quelques tombes de soldats italiens éparses, avaient été également l'objet de soins particuliers.

Les Avesnois ont conservé le culte du souvenir et ont rendu un pieux hommage à tous les chers disparus.

A LENS

La fête des morts a été célébrée à Lens avec grande animation durant toute la journée de dimanche, grâce au temps splendide qui voulut bien se mettre de la partie.

Le matin à 9 heures des délégations de l'Association des Mutilés et Anciens Combattants se rendirent sur les tombes de leurs camarades où ils déposèrent des fleurs.

De son côté notre ami Basly, député-maire de Lens, au nom de la municipalité, avait la veille, aux cimetières Est et Ouest, sur les tombes des enfants de Lens morts pour la France, fait déposer de superbes couronnes.

A midi, en gare de Lens, eut lieu une petite cérémonie simple, mais grande. Les cheminots vinrent, au pied de la plaque commémorative scellée dans la salle des pas perdus, déposer une palme pour honorer leurs camarades morts glorieusement pendant la grande guerre.

L'après-midi, dans les divers cimetières, les nécropoles reçurent la foule immense des familles venant en pèlerinage sur les tombes de leurs chers disparus et apporter des fleurs, beaucoup de fleurs.

Le cimetière militaire de l'Est fut particulièrement visité par les lensois.

A PARIS

A l'occasion de la Toussaint, le Président de la République, accompagné de l'amiral Vedel, de sa maison militaire, s'est rendu, ce matin, à 10 h., sur tombe du soldat inconnu et y a déposé une gerbe de fleurs naturelles.

M. Painlevé a également déposé une gerbe sur la dalle sacrée.

Des cérémonies à la mémoire des héros de la guerre, français, belges, anglais, américains, etc. ont eu lieu dans les divers cimetières de la capitale.

D'autre part, les bureaux du Conseil général de la Seine et du Conseil municipal de Paris ont déposé, à 11 h. 13, sur la tombe du soldat inconnu, deux couronnes aux couleurs de la ville et du département.

La colonie canadienne s'est rendue dans la matinée à Joinville-le-Pont où elle a fleuri les tombes des soldats canadiens français.

A 15 h., a eu lieu à la Sorbonne la réunion solennelle de l'Union des Pères et Mères des morts pour la France, tandis qu'une cérémonie commémorative se déroulait à la Mairie du 6e arrondissement dans la salle des trophées.

A Clichy, malgré l'interdiction de la municipalité communiste, les groupements d'anciens combattants se sont rendus en cortège au cimetière où ils ont déposé des fleurs devant le monument du Souvenir ; le maire et une délégation du Conseil municipal, sont alors venus à leur tour apporter une couronne d'églantines rouges.

Dans les autres villes

D'émouvantes cérémonies civiles et militaires ont eu lieu hier dans les cimetières de Bordeaux, de Brest, de Béziers, de Noizy-le-Sec, de Nimes, de Nancy, etc..

A Mayence, les autorités françaises ont déposé des gerbes de fleurs sur les tombes des soldats français et allemands.

Le roman tragique de Max Linder

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

« Je vous ai parlé de sa démission. Ensuite, il a brusquement abandonné « Le Chasseur » qui était en plein mouvement et qui s'édifiait sur ses trouvailles à lui. Il a rétrocédé tous ses droits à son associé. Et un trait qui le dépeint, comme il renonçait à son œuvre et qu'on lui avait *fait* déjà des avances de fonds, il a renvoyé 250.000 francs en Italie où une firme avait voulu s'assurer l'exclusivité de son film.

« Ainsi ce grand laborieux avait soudain cassé sa vie d'artiste avant d'accomplir un geste suprême de dédain pour sa vie d'homme. »

Oui, il n'avait qu'un ennemi, un ennemi intime, méchant, féroce : lui-même.

Roi du ciné

Un de nos confrères relate en ces termes, la vie de celui que tous nous avons applaudi au cinéma :

« Max Linder a rempli l'histoire du cinéma français pendant vingt ans. Il y en a plus de quinze que l'amour du public, dans les deux mondes, n'avait plus rien à donner.

Après un début assez obscur au music-hall, Gabriel Levielle — c'est son nom — apparait sur l'écran dès 1905, sous les auspices d'une très grande firme française. Ce Bordelais pétillant, dont la *grâce* comique se nuance de mille délicatesses, est bien un artiste de chez nous. Il n'a pas besoin, comme tant d'autres, venus de près ou de très loin, de se faire transformer au magasin du studio pour être sûr de triompher sur l'écran. Il fait figure de gentleman, il le sait, et dans les situations les plus irrésistibles, même saoul, et desservi par sa petite taille, il sait *garder* une allure, une manière d'élégance bien à lui, que ses imitateurs n'atteindront pas.

Il s'impose vite. A vingt et un ans, dès 1905, il marque déjà des points brillants. Bientôt, il n'en connaitra plus d'autres. C'est *la Sortie du collégien, la Mort du toréador, le Bâtelier de la Belle-Mère*, préludes d'œuvres plus importantes, telles que, prises au hasard, la *Très moutarde* ou *N'embrassez pas votre bonne.*

Max Linder, à la veille de la guerre, est depuis longtemps célèbre chez nous, aimé des tout petits, plus finement prisé peut-être par les grands. Et c'est le messager de la bonne humeur française, sans outrance importée, chez tous les peuples *assez* hauts pour goûter le baume du comique de bon aloi.

Enfin, c'est en 1916, la consécration du dollar. A Max Linder, de complexion trop frêle, on a *refusé* l'honneur de se battre.

Hollywood nous l'enlève. Il va faire là-bas de la propagande par l'action, celle qui doit le mieux porter sur un peuple sain. Les Américains comprennent qu'on peut forcer le rire sans être lourd, *ni équivoque*. Là-bas il tourne *Soyez ma femme*, une parodie des *Trois mousquetaires*, et maintes œuvrettes de moins haute lignée. Son « fromage » qui prime à Boston, à *Chicago* ou à New-York comme à Bécon-les-Bruyères ou à Tarascon. On ne veut plus le lâcher. On le garde et on y met le prix. Le voila riche. Il devient directeur, monte des œuvres importantes, fonde des salles

Cependant sa vie privée, tout émaillée d'imprévu, n'échappe pas à la sollicitude un peu gênante du public. Il rentre en France à la fin des hostilités ; une sorte de destin contraire commence à le poursuivre, tandis qu'il travaille, et sans qu'il recherche le tapage.

En décembre 1922, *il se casse un bras en escaladant* les rochers de Naye. Il s'accuse comiquement d'avoir *négligé le funiculaire*, mais l'affection des siens le gourmande et le met de force au lit.

L'année suivante, Max qui avait refait entre temps la traversée de la mare aux harengs, aller et retour, s'asseoit, bien malgré lui, sur la sellette de l'actualité. C'est l'affaire de son mariage. *Il a rencontré*, à *Chamonix*, une adorable enfant de dix-huit ans, Jeanne-Hélène-Marguerite Peters, *fille d'un industriel parisien* Ils s'aiment, quoi de plus normal ! Mais une imprudence est commise. La jeune fille a disparu et la police est avertie par une maman ombrageuse.

Max Linder, dépositaire d'un secret d'honneur, voudrait parler pour se justifier ; mais il sent que s'il parle le spectre tant redouté prendra corps et le suppliciera : c'est l'accusation de publicité volontaire.

Justement les murs de Paris annoncent la diffusion en France de sa grande production d'Hollywood : *Soyez ma femme* La coïncidence est déconcertante. Et Max, atterré, souffre dans tous ses scrupules, qui sont comme les fibres de son être.

Mais Paris oublie vite. Un rentier assassiné en chemin de fer, un homme coupé en morceaux, et Max Linder eut le *silence* pour lui. De ce silence, quatre mois après, naissait un beau mariage, avec grandes orgues et suisse chamarré, à Saint-Honoré d'Eylau. Le public avait, depuis, *entériné* de tout son cœur la célébration du prêtre et tout le monde les croyait heureux.

Soudain, le 23 février 1924, une nouvelle inquiétude, presque équivoque dans son laconisme, apprenait au monde que, dans une chambre d'hôtel, à Vienne, on avait trouvé les tourtereaux inanimés, figés côte à côte par une terrible dose de véronal. On parla d'erreur, d'accident. *Des efforts habiles furent faits et réussirent* : deux semaines plus tard ils étaient sur pied, lui plus alerte et plus tourmenté que jamais, elle seulement un peu plus dolente et gardant en sa prunelle, diront les amis, le reflet vague d'une terreur inoubliable.

Quelle enquête fit alors la police de Vienne ? Quelle enquête surtout ne fit-elle pas ? On peut remuer aujourd'hui toutes les conjectures devant cette vie, devant ces deux morts qu'on croirait imaginées par un Pirandello.

Max Linder a fait rires les foules pendant quinze ans, rien qu'à vivre devant elles sur l'écran. Il appartenait à ce grand comique désabusé de les faire pleurer par un drame où tous les rôles ont été joués par lui, même le plus amer : celui de spectateur. »

L'adieu

M. Armand Massard, qui fut l'ami intime de Max Linder, et à qui ce dernier avait laissé une lettre avant de se suicider, écrit notamment dans un journal : « Ce matin, le directeur de l'hôtel Baltimore m'a remis, extrait des dernières lettres écrites pour la famille, un adieu déchirant, écrit d'une main ferme.

Dans ces dernières volontés où s'affirme surtout la préoccupation de l'avenir de l'innocente victime qui survit, éclate la preuve que le suicide a été pleinement consenti par deux êtres, voués au tourment sans rémission, qui ont pensé ne trouver dans la mort, le calme et l'union définitifs. Max avait si souvent parlé de disparaître, que l'on avait coutume d'en arriver à le plaisanter sur ses funestes desseins.

Il disait cependant : *à quoi bon s'entêter. J'ai connu plus de succès que je n'en pourrais jamais connaître. Voici le déclin.... Je n'ai plus la foi... Je ne puis même plus travailler. Alors à quoi bon* »

Charlot, son disciple

Par dessus tout, Max aimait à rappeler une dédicace que lui avait donnée Charlot, pour lequel il professait une grande admiration et qui mentionnait : « A Max Linder son disciple reconnaissant ». Max laissera aussi à ceux qui le pleurent le souvenir d'un brave cœur, auquel seul, la hantise de la persécution et une trop fréquente hésitation à savoir choisir, auront enlevé la force de vivre et de lutter.

Le Congrès National du Parti Socialiste

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Le Conseil National du Parti socialiste s'est réuni hier.

Les parlementaires sont très nombreux. On peut dire que le groupe est au complet. ceux qui ne viennent pas comme délégués du *groupe* y *viennent* comme délégués de la Fédération.

On aborde de suite la question de modification des statuts et on décide de fixer les mandats de chaque Fédération, comme d'habitude, suivant le nombre de cartes des adhérents, mais à raison de 12 timbres par carte et non plus de 8.

On décide également de constituer les commissions de conflits dans chaque Fédération par des membres ayant au moins 5 ans de parti, et la commission centrale par des membres ayant au moins 10 ans de parti.

On passe à la question de modification de la composition de la C. A. P.

L'intervention de Lebas

LEBAS ne veut pas d'une commission administrative trop importante. Les Conseils nationaux doivent subsister.

LEBAS estime que le bureau et le secrétariat devraient régler toutes les questions d'ordre purement administratif. A la commission ne seraient réservés que les problèmes les plus importants .

BLUM propose une commission élargie qui *ne se réunirait que dans les circonstances* importantes.

FAURE voudrait une commission plus nombreuse ayant par suite une autorité plus grande.

Une commission est désignée pour soumettre un texte nouveau au vote du Congrès. Un long débat s'engage sur le contrôle de la presse. Renaudel, Zyromski, Bracke, Longuet interviennent Les uns et les autres sont d'accord pour que soit renforcé le contrôle. Il convient avant tout que les militants traitant des questions en discussion devant le parti observent les uns envers les autres le respect des opinions. Le débat est clos à 6 heures, il se poursuivra ce matin.

Le mari semblait accepter... « l'ami »

HIER, IL LE REVOLVÉRISA PUIS SE SUICIDA

Le soldat Lecocq Gustave, 20 ans, en convalescence à Amiens, à la suite de troubles mentaux, avait retrouvé sa jeune femme Thérèse Poniart, mère d'une fillette d'un an, au service de M. Vienne, 40 ans, chauffeur d'auto, ami du mari.

Thérèse Poniart, vivait chez son patron et était devenue sa maîtresse. Lecocq paraissait accepter cette situation et avait même habité chez Vienne durant sa permission. Mais, cette nuit, il rentra armé d'un revolver et *voulut tuer sa femme.*

Vienne intervint. Lecocq tira sur lui l'atteignant au ventre et le chauffeur tomba grièvement blessé.

La police avertie, voulut arrêter le meurtrier, mais Lecocq, tournant son arme contre lui se fit justice

On espère sauver Vienne.

Descendant d'un train en marche, un voyageur se fractura le crâne à Saint-Amand

Rentrant à Saint-Amand par l'express de 17 h. 40. M. François Debaisieux, domestique, chez M. Emile Davaine, sénateur du Nord, a été, par suite d'une fatale méprise, victime d'un grave accident, qui met ses jours en danger.

Ce train allant de Lille à Saint-Amand directement *fut la cause de la méprise*, car au premier arrêt M. Debaisieux se crut à Orchies. Lorsqu'il s'aperçut de son erreur, il voulut descendre du train qui avait repris sa marche et fut projeté sur le ballast entre le Pont Rouge et le Moulin des Loups.

Ramassé un peu plus tard par les employés de la compagnie le malheureux fut transporté en toute urgence à l'hôpital de Saint-Amand où l'on ne put répondre de lui ; il s'est fracturé le crâne dans sa chute.

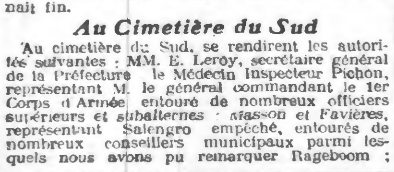
A MIDI : « LA SOUPE ! »

On annonce que le Ministre de la Guerre vient de décider qu'à l'avenir les soldats mangeront la soupe à midi.

LE TEMPS D'AUJOURD'HUI

Pluies intermittentes ; vents de sud à sud-ouest 3 à 6 mètres ; température minimum 11°.

FEUILLETON DU 2 NOVEMBRE 1925. — N° 30



LE DOMINO ROSE

— Par Alexis Bouvier

— Oh ! bandit, veux-tu laisser ça... tu secoues la bouteille et tu la renverses sur la couche... regarde la purée que tu as faite... Catherine, une autre bouteille ! celle-ci sera meilleure, elle a eu le temps de se chambrer. A ta santé, Maurice !

— Voulez-vous me permettre de porter une santé, mon oncle, et me promettez-vous d'y boire ?...

— Pardi, je la connais, la santé, je vais la porter... A la santé de mademoiselle Renée !... Est-ce ça ?

— C'est bien ça ! dit Maurice en riant : mais moi, j'aurais dit autrement.

— Oh ! je sais, tu aurais dit : A ma fiancée mademoiselle Renée !

— Justement.

— Mais que tu es pressé... Attends donc au moins que nous en ayons causé... Ah ! mon enfant, quel bon vin ! dit le vieillard en passant sa langue sur ses lèvres humides... et se préparant à conter son histoire, il offrit un cigare à son neveu... et s'étendit dans son fauteuil.

Disons tout de suite ce qu'était l'oncle Antoine.

Il avait soixante-sept ans et en paraissait soixante environ. C'était un grand gaillard dont le ventre en bout d'œuf annonçait le culte de la bonne vie. Les jambes étaient encore fortes et nerveuses. Le visage gras et d'un teint mat était ovale, il avait l'air bon. L'œil, presque à fleur de tête, était bleu clair, le nez ferme de dessein, était à son extrémité un peu foncé en couleur, surtout à l'heure où nous présentons à nos lecteurs, ce qui, avec les grosses lèvres lippues et fraîches, indiquait l'amour du bon vin et de la table grassement servie ; les cheveux absolument blancs étaient très abondants, un peu frisés sur les oreilles, et les favoris, blancs et touffus, encadraient bien la figure ; on sentait dans l'ensemble du visage la bonté, la bienfaisance et le courage.

Le col, dans une chemise large, était cravaté de blanc ; vêtu d'une redingote à la propriétaire, et sanglé dans un gilet, sans pli, rigide comme un corset, il marchait droit portant haut la tête. Dans la chambre il se coiffait d'une petite calotte de velours qu'il portait sur l'oreille, chiffonnée comme un béret. Ses jambes solides encore se perdaient dans les plis d'un pantalon à pied.

L'oncle Antoine était un beau vieillard ; il s'était marié tard, à quarante et un ans ; il adorait sa femme, qui avait presque vingt ans de moins que lui, et il était devenu veuf à quarante-neuf ans. Dans quelle circonstance, personne ne le savait. Dix-huit années s'étaient écoulées depuis cette époque, et jamais il n'en parlait. Du jour de son veuvage, la vie de l'oncle Antoine avait changé du tout au tout. Sa porte s'était fermée, la dépense avait été diminuée ; les gens du quartier disaient que la mort de sa femme l'avait ruiné. C'était un on-dit ; car, de ce jour, l'oncle Antoine n'était jamais sorti de chez lui, si ce n'est le soir des grands jours de d'été. On l'appelait l'ours Antoine. La même année de la mort de sa femme, il avait perdu une sœur, la mère de Maurice ; cette sœur était pauvre ; il la soutenait. Après sa mort, il se chargea de l'enfant. C'est sur lui que se reportèrent toutes les affections que la mort avait emportées. Aussi aimait-il Maurice comme son propre enfant.

L'oncle Antoine dit à son neveu :

— Maurice, je ne t'ai jamais parlé de ta tante.... je ne t'ai jamais raconté enfin, par quelles circonstances, de riche, ainsi que tu m'as connu lorsque tu étais enfant, je ne suis qu'un pauvre petit rentier incapable de te doter aujourd'hui assez sérieusement pour avoir le droit de te dire : Va, mon enfant, épouse qui tu aimes !... Tu es homme maintenant, écoute-moi.

Et comme Maurice connaissait son oncle, qu'il savait bien que c'était le Corton qui le rendait bavard, comme il désirait depuis longtemps connaître ce petit mystère de famille, il versa un grand verre à l'oncle Antoine, qui le vida d'un trait.

— Moi aussi Maurice, dit l'oncle Antoine, passant sa langue sur ses lèvres pour ne rien perdre de son vin aimé, moi aussi, j'ai été amoureux. Juges-en : J'aimais les femmes pour le plaisir qu'elles amenaient avec elles : des relations sérieuses, je n'en voulais pas... J'étais beau cavalier, j'avais une jolie, très jolie fortune, tous mes désirs ou presque tous étaient donc exaucés. Je m'étais juré de me marier tard, à une personne riche ; je voulais un mariage qui réparât la brèche faite à ma fortune... car, pour faire un mot, je disais que mon bien s'arrondissait chaque jour,.. parce que j'en mangeais les coins !... J'allais entamer le milieu, il était temps... et je cherchais l'héritière ; je la voulais jeune, belle, bien élevée, ne sachant pas le piano, et surtout brune... oh ! oui, brune, les blondes, quelle horreur... le blond bête cendré comme une peau de lapin... le blond jaune, les poètes disent de l'or... le blond rouge, la carotte... le blond fade, qui sent l'Angleterre, le brouillard qui veut des chairs molles, maladives, pouah !... Toutes les blondes ont contribué à perdre le monde : Hélène, une blonde, elle perdit tous les malheureux qui la connurent ; Cléopâtre, blonde comme les blés, elle perdit Jules César et Antoine : Calypso, encore une blonde, elle faillit faire noyer Télémaque par Ulysse ; Isabeau de Bavière, le blond du Titien, chaud ardent, elle rend fou Charles VI et amène les Anglais dans Paris ; la Dubarry, toujours blonde, le blond roux, gai, elle perd la France ; Enfin Eve était blonde, mon cher, et elle fit à elle seule plus que toutes ses petites-filles: elle perdit le monde. Voilà les blondes !... Si tu savais en quel mépris je tenais alors Véronèse et le Titien, ces peintres blondissant... Tiens, verse-moi à boire.

Maurice éclatait de rire en versant à son oncle.

— Peste ! mon oncle ; eh bien, tu les traites bien, les blondes !...

— Laisse donc ! c'est justement pour te montrer à quel degré j'étais amoureux... J'avais les blondes en *horreur*. . *Mais tu vas* voir !... Bois, Maurice, à ta santé !...

L'oncle Antoine but.

— Quel vin, mon enfant ! il est à son heure ! C'est le malheur du bourgogne : il faut le boire dans son temps, ou sans cela, adieu... il va s'en aller, et rien de mauvais comme un vin qui s'en va... C'est atroce... Je vais m'obliger à en boire tous les jours... Il le faut, hélas ! adieu les 65...

— Mon oncle, tu disais que tu ne voulais pas de blonde...

— C'est vrai... à aucun prix. Un soir, j'aperçois à la porte d'un magasin de modiste du boulevard des Italiens la plus ravissante créature que tu puisses rêver. Je regarde : elle était blonde !... Je fais la grimace... On l'appelle à côté de moi : j'entends Hélène... J'allais me sauver, lorsque je vois un grand garçon jeune, — beau gaillard, ma foi, — qui vient près d'elle... Elle le repousse ; il insiste. Elle entre dans la boutique ; il la suit... La jeune ouvrière était seule ; elle se fâche ; il rit. Voyant qu'il ne veut pas sortir, elle se sauve dehors. Il revient vers elle, et ce galant du ruisseau, comme dans ton histoire, lui lance une phrase qui me fait, moi, rougir. Je me place devant la jeune fille, et là — nous changeons de rôle — je suis souffleté.

— Toi, mon oncle ! dit Maurice, stupéfait

— Oui, mon ami. Ah ! je ne t'ai jamais conté ça !... J'avais quarante-deux ans ; le jeune homme avait la moitié de mon âge. J'étais robuste alors... Je me précipitai sur lui : je l'étranglais si on ne me l'avait arraché des mains... Le lendemain, nous nous battions à Vincennes, et je lui plantais cinq pouces de fer dans l'estomac.

— Ah ! ah ! à la bonne heure !... Qui était-ce ?...

— Ma foi, il y a de cela vingt-quatre ou *vingt-cinq ans... j'ai oublié le nom.* C'était un nommé Voret, Barret... je ne sais plus... Enfin, cela importe peu à la chose... En revenant du terrain, je retournai au magasin de modes du boulevard. Je revis mademoiselle Hélène : je lui parlai. C'était une petite ouvrière, bien sage, bien modeste, gagnant à peine sa vie, habituée à la vie la plus misérable : des vendredis saints toute la semaine ! Je me dis : cette enfant-là, c'est une fortune ; cela vaut mieux que la plus grosse dot du monde, c'est l'économie en personne. Mes pièces de cent sous vont devenir des pièces de vingt francs. Je crois que je me suis dit tout cela, je n'en suis pas sûr... *Ce qui est certain*, c'est que j'en étais amoureux fou et que je trouvais les brunes hideuses, des corbeaux... Junon, une brune ; Judith, une brune ; Marguerite de Bourgogne, une brune ; Jeanne de Naples, une brune ; Lucrèce Borgia, la Brinvilliers, des brunes, les gueuses !... Hélène, mon ami, elle était blonde, mais d'un blond admirable, spécial : je n'en avais jamais vu de semblable.

— Ah ! mon oncle, tu étais presque aussi amoureux que moi, dit Maurice en riant.

— Bien plus !

— Ce n'est pas possible !

— Ne discutons pas là-dessus. Laisse-moi achever... Donne-moi à boire... Catherine, une bouteille donc... vous nous laissez manquer de vin ?

La vieille servante, étourdie et levant les bras au ciel, descendit à la cave en disant à part :

— Ah ! Seigneur Dieu ! Jamais je ne l'ai vu comme ça ! Mais il va être gris !

Ayant vidé son verre, l'oncle Antoine demanda :

— Où en étais-je donc ?

— Tu disais n'avoir jamais vu beauté semblable.

— Et tu le sais bien, gamin ; tu dois bien te souvenir de ta tante ?

— Je l'ai perdue de vue.

(A suivre)